

L'inactuel présent

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Il sera toujours difficile de prédire un avenir pour la psychanalyse. Elle qui travaille sur l'histoire – vécue, rêvée, fantasmée, construite, reconstruite –, elle qui vient de la passion des origines, elle qui se penche sur ce qui échappe, sur ce qui vit dans les zones d'ombre de l'âme ne sera jamais certaine de survivre et de perdurer dans l'évolution des cultures. La psychanalyse a bien sûr un passé, une mémoire. Fin du XIXe siècle, la pensée psychanalytique commence son œuvre. Elle se construit petit à petit, autour de Freud, des premières découvertes et hypothèses, des premiers écrits, des premiers disciples, des premiers cénacles, des premières ruptures internes, des premiers affrontements avec les autres sciences. Déjà, à l'intérieur comme à l'extérieur, la résistance se montre forte et bruyante. Celle-ci prendra plusieurs visages dont celui des neuro-sciences, aujourd'hui. À l'intérieur aussi, la résistance se manifeste, d'une part, chez l'analysant dans la cure et, d'autre part, dans la théorie psychanalytique elle-même où co-existent les lignes de pensée, les maîtres, les tendances. Le sexuel, la pulsion, la pulsion de mort, les relations d'objet, l'universalité de l'Œdipe, la psychanalyse appliquée, les techniques de la cure et jusqu'à l'inconscient — cette « *terre étrangère interne* » fondement de la découverte freudienne — se trouvent questionnés, mis à mal, revisités.

Les héritages, les legs dans les écrits de la psychanalyse, ceux que l'on reconnaît comme importants, voire incontournables, se sont retrouvés, ces dernières années, principalement rassemblés dans les numéros de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Fondée par Pontalis et publiée chez Gallimard de 1970 à 1994, cette revue compte cinquante numéros thématiques allant de *Incidences de la psychanalyse* à *L'inachèvement* en passant par *L'attente*, *Le champ visuel*, *Dire*, *L'idée de guérison*, *La lecture*, *La passion* et tant d'autres titres tout aussi dignes d'intérêt. Au printemps et à l'automne de chaque année, chaque numéro constitue un bel objet : au centre, cette tache d'encre colorée étoilée comme un Rorschach et son titre haut perché, bien clairement détaché sur fond blanc. Volume imposant par son

poids et sa carrure, son contenu, chaque fois, généreux, surprenant, inépuisable. La caractéristique première de cette revue a été de ne pas se refermer sur la psychanalyse. Des écrivains de tous les horizons ont été convoqués pour nourrir les thèmes pris, eux aussi, autant dans la littérature que dans les arts, dans l'anthropologie autant que dans la poésie et dans les sciences, pour ainsi permettre la rencontre de la psychanalyse avec *l'étranger*. Le comité rédacteur formé de J. - B. Pontalis, F. Gantheret, M. Gribinski et L. Kahn a recherché une écriture loin du jargon pour « *rendre sensible, sans l'effacer, l'animation de l'inconscient [...]* [et] *induire le trouble de pensée sans quoi il n'y a pas pensée mais croyance.* »

Chaque revue renferme une mine inépuisable de textes dont certains sont devenus des textes-cultes, des textes sacrés auxquels tout clinicien se réfère dans les difficultés de son travail quotidien ainsi que dans les moments de pause pour y lire avec délectation « *Dire l'amour* » de Starobinski ou encore « *Un sang d'images* » de Didi-Huberman. Toujours, quand j'ouvre un numéro de la NRP, je reste étonnée des écritures et des réflexions exceptionnelles contenues dans ces pages, de leur ouverture, de leur potentialité créatrice. De leur actualité inextinguible. Les plus grands penseurs de la psychanalyse s'y sont retrouvés ; des textes inédits y ont été traduits ; des auteurs s'y sont révélés. L'espace de la pensée s'est ouvert vers l'inconnu, l'inactuel, l'inachevé.

Au Québec

Il semble qu'au Québec, une certaine ambivalence entoure la question de l'écriture psychanalytique. Alors qu'ailleurs (pensons à la France et aux États-Unis), la production d'écriture venant des horizons psychanalytiques se fait constante et abondante, il est souvent difficile, ici, de faire reconnaître la nécessité d'écrire la psychanalyse. Est-ce l'histoire relativement récente de l'implantation de la psychanalyse au Québec – la Société psychanalytique de Montréal célèbre ses quarante ans en 2009 – qui est responsable de cet état de choses ? Est-ce une tendance toute culturelle qui habite, ici, l'écrit en général, démuni face à la langue ? Nous lisons beaucoup, nous consommons beaucoup de textes ; nous n'en

produisons que très peu, avec beaucoup d'hésitation et ceux qui écrivent récoltent peu d'estime de la part de leurs collègues. Pourtant, nous pourrions parler d'un « *devoir d'écriture* » de la psychanalyse. Non pas tant pour la faire connaître ou reconnaître à travers les sciences, les arts et la littérature, mais parce que la psychanalyse se doit de ne pas se refermer sur elle-même, telle une société secrète dont quelques rares initiés posséderaient les clés ou les concepts. Et surtout parce que l'élaboration écrite est *aussi* un travail analytique.

La difficulté d'écrire la psychanalyse participe de toutes les difficultés d'écriture. Du même renoncement, de la même ascèse, des mêmes exigences, des mêmes impasses. Encore faut-il échapper à l'attraction facile des associations libres ou de l'étalage des états d'âme transférentiels. La théorie scientifique fournit un jargon que certains aiment utiliser, avec plus ou moins de bonheur ou de défense face à ce qui aimerait rester ineffable. Le secret des histoires de cures ajoute une dimension qui, à chaque écrit, oblige un questionnement et alourdit la décision. Sait-on, en psychanalyse plus qu'ailleurs, que l'on ne parle toujours que de soi, paralysé entre le désir d'exhibition et son refoulement ? Cette intuition ne favorise-t-elle pas le drapé dans le silence ? Non pas ce silence qui accueille la parole du patient entre les murs du cabinet, mais celui qui n'arrive pas à trouver sa voie vers une élaboration écrite, travaillée, communicable sans avoir l'impression de trop montrer ou de trop trahir le mouvement même de la démarche psychanalytique.

Dans le sillage platonicien du discrédit de l'écriture comme *technè*, pour beaucoup de psychanalystes l'interdit d'écrire se fait sur le fond d'un idéal de « *pureté* ». Ceux qui osent, dans la difficulté comme dans le plaisir, se frotter à la critique, au recensement des livres ou encore ceux qui s'aventureraient dans la libre expression d'un point de vue risqueront d'être regardés avec mépris : ce ne serait pas là de la *vraie* psychanalyse, mais bien de la *psychanalyse appliquée*. Pourtant, quand on travaille et questionne la notion d'idéal en psychanalyse, l'on sait que cet idéal sclérose et tue la pensée ou même l'action : les maladies d'idéalité peuvent, hélas, affecter un groupe comme un individu. Dans cette même perspective, l'on croit très souvent que les communications psychanalytiques ne doivent circuler qu'entre les

membres du groupe, comme si la fenêtre ouverte pouvait frelater la qualité des réflexions psychanalytiques ou les obliger à tenir compte de réalités autres que celles de la stricte psychanalyse. Quand *l'idéal de pureté* arrête la pensée ou inhibe l'écriture, une certaine sécheresse s'installe, évitant de reconnaître la nécessaire élaboration que constitue le geste d'écrire.

À Montréal, à la suite de la revue « *Interprétation* », fondée et brillamment dirigée par Julien Bigras (1968-1981), des problèmes d'héritage et de filiation mal assumés mèneront à quelques numéros hésitants de la revue « *Frayage* » (1984-1987). Puis, vint la revue « *Trans* » (1992-1999) qui, les yeux tournés vers son modèle français, tenta de créer, avec dix numéros très intéressants, un espace où s'autorisait enfin l'écriture psychanalytique. Reste maintenant la revue « *Filigrane* » qui présente des numéros d'inégale valeur. L'écriture psychanalytique se faufile parfois clandestinement dans des livres, journaux et revues. « *Spirale* » l'accueille généreusement. Les *Éditions Liber* aussi. « *Le Devoir* », après avoir favorisé pendant quelques années un espace de critique analytique, a refermé ses pages lors d'un changement de garde faisant comme s'il n'y avait aucune place de réflexion pour la psychanalyse à Montréal !

Nous ne pourrions prétendre à un avenir pour la psychanalyse sans que l'écriture, toujours située sur fond d'absence et de présence, ne se constitue et ne se s'affirme comme véritable pratique analytique.

mclb